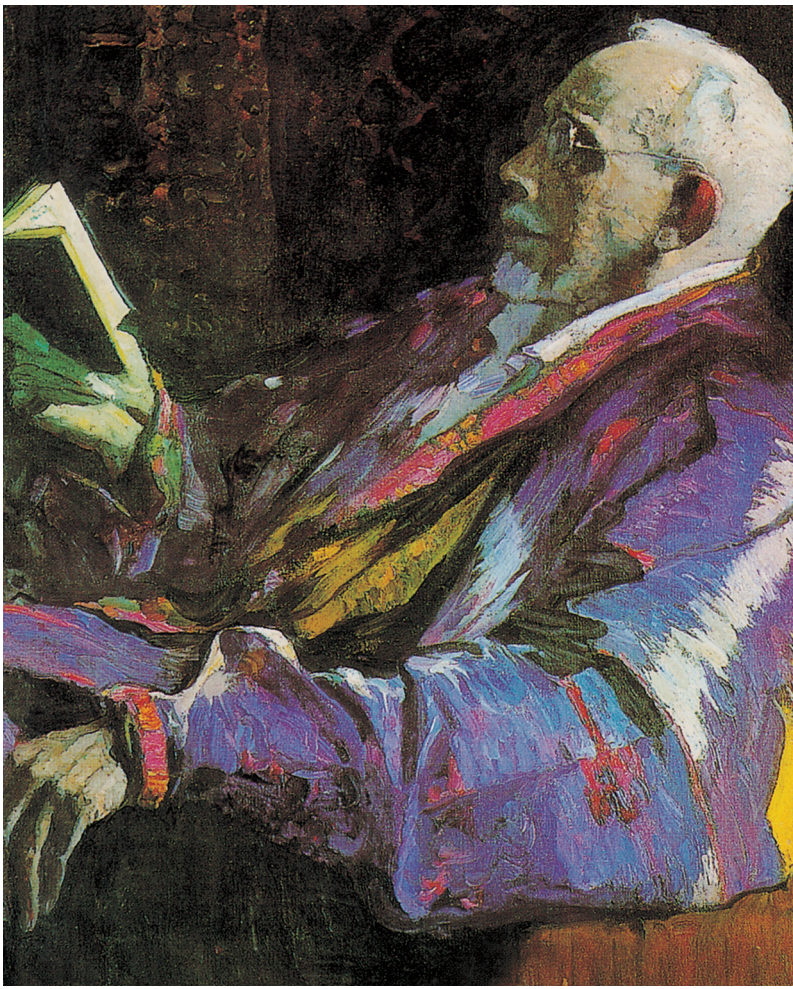
ANTON TCHEKHOV
ONCLE VANIA

THÉÂTRE
TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ ET FRANÇOISE MORVAN



ACTES SUD

ONCLE VANIA

Le vieux professeur Sérébriakov est venu se retirer à la campagne, dans la maison de sa première épouse. Cette arrivée perturbe la vie paisible de Sonia, la fille du professeur, et d'oncle Vania, qui à eux deux exploitent tant bien que mal le domaine. D'autant que l'attention des proches, y compris celle de Vania, se cristallise bientôt sur Eléna, la seconde et très désirable épouse.

Dans ce drame, la capacité de Tchekhov à reproduire des atmosphères, sa langue même signalent l'essentiel : que la beauté vient de la simplicité et que les personnages puisent dans le quotidien, même trivial et résigné, le sens de leur existence.

Anton Tchekhov (1860-1904) se consacra très tôt à la littérature comme romancier, nouvelliste et dramaturge. Oncle Vania*, écrit en 1897, est ici accompagné d'un dossier qui rend compte, à travers des extraits significatifs de la correspondance de l'auteur, des péripéties du montage de la pièce, créée en 1899 à Moscou par Stanislavski.*

Titre original :
Diadia Vania

© ACTES SUD, 1994
pour la traduction française et la présentation
ISBN 978-2-330-08329-8

Illustration de couverture :
Mikhaïl Nesterov,
Portrait académique de A. N. Severkov, 1934
Galerie Tretiakov, Moscou

ANTON TCHEKHOV

ONCLE VANIA

Scènes de la vie à la campagne en quatre actes
traduites du russe
par André Markowicz et Françoise Morvan

nouvelle édition
revue et corrigée

ACTES SUD

ONCLE VANIA

PERSONNAGES

Alexandre Vladimirovitch Sérébriakov, professeur à la retraite.
Eléna Andréevna, sa femme, vingt-sept ans.
Sofia Alexandrovna (Sonia), sa fille d'un premier mariage.
Maria Vassilievna Voïnitskaïa, veuve d'un conseiller secret, mère de la première femme du professeur.
Ivan Petrovitch Voïnitski (Oncle Vania), son fils.
Mikhaïl Lvovitch Astrov, médecin.
Ilia Ilitch Téléguine, propriétaire foncier ruiné.
Marina, vieille nourrice.
Un valet de ferme.

L'action se passe dans le domaine de Sérébriakov.

ACTE I

Au jardin. On voit une partie de la maison et la terrasse. Dans l'allée, sous un vieux peuplier, une table servie pour le thé. Des bancs, des chaises ; sur un des bancs, une guitare. Non loin de la table, une balançoire.
L'après-midi ; deux heures passées. Ciel couvert.

Marina, une petite vieille lourde et lymphatique, est assise auprès du samovar et tricote un bas ; Astrov va et vient auprès d'elle.

MARINA *(remplissant un verre).* Tiens ça, mon bon monsieur.

ASTROV *(prenant le verre sans enthousiasme).* Ça ne me dit trop rien.

MARINA. Une petite vodka, peut-être ?

ASTROV. Non. La vodka, je n'en bois pas tous les jours, quand même. Et puis, on étouffe.

Pause.

Dis, nourrice, combien de temps ça fait qu'on se connaît ?

MARINA *(réfléchissant).* Combien de temps ?… Que je me souvienne… Tu es arrivé ici, dans le pays… quand ça ?… Véra Petrovna, la mère de Sonetchka, elle vivait encore. Tant qu'elle a été là, tu es venu nous voir deux hivers de suite… Bon, dans les onze ans, donc, que ça fait. *(Après un moment de réflexion.)* Ou plus, peut-être…

ASTROV. Et j'ai beaucoup changé depuis ?

MARINA. Beaucoup. Tu étais jeune, dans ce temps-là, tu étais beau ; maintenant tu te fais vieux. La beauté, c'est plus ça. Et la vodka, faut dire aussi, tu craches pas dessus.

ASTROV. Oui… Dix ans, et je suis devenu un autre homme. Et la cause ? Le travail, nourrice. Du matin au soir, toujours sur pied, pas un instant de repos, et, la nuit, à trembler sous les couvertures qu'on ne vienne me traîner chez un malade. De toutes ces années qu'on se connaît, je n'ai pas eu un seul jour de liberté. Etonnez-vous de vieillir. Et une vie – ennuyeuse, creuse, crasseuse… Ça vous englue, cette vie-là. Où qu'on se tourne, des toqués, rien que des toqués ; tu vis deux, trois ans avec eux, et, peu à peu, sans que tu t'en rendes compte, toi aussi, tu deviens un toqué. Inéluctable sort. *(Tortillant ses longues moustaches.)* Vise ces moustaches énormes qui m'ont poussé… Des moustaches bêtes. Je suis devenu un toqué, nourrice… Mais, bête, non,

pour ce qui est d'être bête, je n'ai pas encore eu le temps de le devenir, Dieu merci, côté cervelle, ça va, mais, côté cœur, je ne sais pas, ça s'est mis en veilleuse. Rien ne me dit, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne… Il n'y a que toi que j'aime, tiens. *(Il lui pose un baiser sur la tête.)* Quand j'étais petit, j'avais une nourrice comme toi.

MARINA. Tu mangerais pas un petit quelque chose ?

ASTROV. Non. Pendant le Grand Carême, la troisième semaine, je suis allé à Malitskoïé, pour l'épidémie… Le typhus… Dans les isbas, les gens, les uns sur les autres… La crasse, l'odeur, la fumée, les veaux par terre, les malades avec… Les cochons en plus… J'y suis resté toute une journée, sans prendre le temps de m'asseoir, sans manger un morceau, et, de retour chez moi, pas un moment de repos – c'est un aiguilleur, qu'on m'amène, de la voie ferrée ; je l'allonge sur la table, pour l'opérer, et lui, vlan, le voilà qui me claque sous le chloroforme. Et, là, quand ça ne sert plus à rien, voilà les sentiments qui se réveillent en moi – bourrelé de remords, comme si j'avais fait exprès de le tuer… Je m'assieds, je ferme les yeux – comme ça – et je me dis : ceux qui vivront dans cent ans, deux cents ans, et à qui nous frayons la voie, s'ils viennent à penser à nous, est-ce qu'ils penseront du bien de nous ? Eh non, nourrice, ils ne penseront pas de bien.

MARINA. Les hommes – non, mais Dieu – oui.